

UGC présente

LA TRÈS TRÈS GRANDE CLASSE

UN FILM DE FREDERIC QUIRING

DURÉE : 1H40

DOSSIER DE PRESSE

LE 10 AOÛT AU CINÉMA

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION

24, avenue Charles de Gaulle

92200 Neuilly-sur-Seine

Tél. : 01 46 40 44 00

PRESSE

I LIKE TO MOVIE

Sandra Cornevaux et Lucie Raoult

Tél : 01 83 81 13 15

sandra@iliketomovie.fr

Matériel téléchargeable sur : www.ugcdistribution.fr



SYNOPSIS

Sofia est une jeune prof de français, martyrisée par ses élèves. Croyant enfin tenir la mutation de ses rêves, elle se lance dans des adieux explosifs et savoure sa revanche. Problème: sa mutation est gelée, elle est désormais en concurrence avec une professeure au CV irréprochable et ses élèves, plus remontés que jamais sont bien décidés à lui faire payer ses paroles. Mensonges à l'académie, coups bas à sa concurrente, campagne de séduction...

Sofia est prête à tout pour obtenir son bon de sortie !

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC QUIRING

R É A L I S A T E U R

Vous enchaînez les films à un rythme soutenu. La réalisation est-elle devenue votre principale passion ?

C'est ce que j'ai toujours souhaité faire. Ayant eu dès le début de ma carrière d'acteur, un penchant pour l'écriture, je rêvais, sans me l'avouer, de passer derrière la caméra. Ma rencontre avec mon producteur Mikaël Abécassis et la réalisation de SALES GOSES en 2017, ont permis de concrétiser cette envie.

Comment est née l'idée de ce troisième film ?

Mon premier souhait était de planter le décor dans un collège car je suis un grand fan de tous les teen movies qui se déroulent dans les écoles comme LA FOLLE JOURNÉE DE FERRIS BUELLER, de John Hughes, la série SEX EDUCATION ou encore GREASE. Par la suite, j'ai réfléchi au sujet que je voulais aborder. La comédie étant un vecteur puissant pour traiter des questions de société, il m'a semblé que le décor de LA CLASSE INTERNATIONALE était propice pour parler de l'enseignement et de l'illettrisme. Ce deuxième thème a été évoqué par Mikaël et lorsque je m'y suis penché, notamment à travers la lecture d'un documentaire, j'ai été stupéfait de voir à quel point cela pouvait toucher tout le monde, et pas seulement les étrangers. Parmi les Français, nombreux sont ceux qui ont arrêté l'école très jeunes. Et c'est incroyable de voir que certains arrivent à passer à travers les mailles du filet et à décrocher un emploi sans savoir ni lire ni écrire. Cette réalité m'a beaucoup touché.

Peut-on dire que, par certains aspects, LA CLASSE INTERNATIONALE clôt une trilogie ?

C'est une comédie sur la réconciliation : celle d'une prof avec sa vocation, mais aussi celle des élèves avec l'éducation. Ce film se rapproche donc en effet de mes précédents films. SALES GOSES et MA REUM évoquaient déjà la transmission et la rencontre intergénérationnelle, deux sujets qui me sont chers.

En quoi l'école a-t-elle pu autant vous marquer ?

Je ne garde pas un souvenir particulièrement extraordinaire de ma scolarité mais c'est une période de ma vie si profondément ancrée en moi que j'y reviens souvent dans l'écriture. L'adolescence, ou même la petite enfance, sont fondatrices car elles marquent le moment où l'on découvre et construit l'être humain que l'on deviendra.

La souffrance de Sofia en tant que professeure, en revanche, n'était pas un sujet en soi, cela me permettait juste de construire la trajectoire de cette héroïne : j'avais envie de montrer quelqu'un de cassé qui pensait avoir la vocation d'enseigner mais se retrouve pétrifié de doutes. Mon idée était de dire qu'on peut avoir, très jeune, le sentiment d'être fait pour quelque chose, de finalement emprunter une autre voie, mais d'être rattrapé par ce pourquoi on était fait, car le destin reste plus fort que nous.

Sofia avait le sentiment d'être destinée à enseigner mais, une fois propulsée en ZEP, elle n'en est plus sûre car elle n'est pas armée pour faire face à des élèves si difficiles et ne se sent pas capable de leur transmettre quoi que ce soit. Elle ne rêve alors que d'une chose : partir. Mais cette fuite, qui l'anime pendant tout le film, se cognera à sa destinée.

Ecrivez-vous toujours seul ?

Ce serait malhonnête de dire oui car Mikaël Abécassis est très impliqué dans l'écriture depuis le début de notre collaboration. Il n'empêche, je prends toujours beaucoup de plaisir à me retrouver seul devant mon ordinateur pour

donner vie à une histoire. C'est aussi agréable que de tourner pour moi et formidable de pouvoir alterner entre les périodes de tournage qui sont agitées et où l'on est très entouré, et celles d'écriture qui sont plus calmes et solitaires.

Aviez-vous déjà le nom de Melha Bedia en tête au moment de l'écriture ?

Je pensais à elle car je trouve qu'elle dégage toute l'humanité, la douceur et le charisme dont le personnage de Sofia avait besoin. Et lorsque je l'ai rencontrée, j'ai découvert une actrice merveilleuse : Melha est bouleversante de sincérité car c'est une femme qui ne sait pas tricher. Par ailleurs elle a les codes de la comédie et c'est une bosseuse. Bref, cette fille a toutes les qualités d'une grande actrice.

Comment avez-vous composé le reste du casting ?

Le casting est une partie importante d'un film car, au final, ce sont toujours les acteurs qui restent dans la mémoire du public. Mais si ce fut un long travail de trouver l'ensemble des élèves, ados ou adultes, les noms des comédiens principaux me sont vite apparus. Je rêvais de travailler avec François Berléand depuis très longtemps et j'étais aux anges qu'il accepte le projet. C'est un acteur merveilleux mais aussi un formidable camarade sur un plateau car il est généreux, drôle, inventif et ingénieux.

Audrey Fleurot, je la connaissais depuis longtemps car nous avons tourné beaucoup de films ensemble lorsque j'étais acteur et c'est, elle aussi, une immense actrice. Elle ose tenter des choses, n'a pas peur de prendre des risques et j'avais besoin de cette force pour incarner l'antagoniste de mon héroïne.

Quant à Arié Elmaleh, je trouvais qu'il y avait dans sa longue silhouette fine, son jeu et son interprétation burlesque quelque chose d'un peu clownesque, un style à la Jacques Tati qui correspondait bien à mon inspecteur d'académie.

On retrouve en effet ici le côté cartoonnesque de vos précédents films...

Oui car j'aime que mes films aient une véritable identité visuelle et étant fan de toutes les comédies américaines des années 50, comme celles de Jerry Lewis, je m'en inspire volontiers. Et lorsqu'on dirige de bons comédiens, c'est fou de voir à quel point on peut pousser une séquence à son paroxysme tout en restant dans la situation et en gardant toujours la même sincérité.





Comment gère-t-on un tournage avec autant d'acteurs ?

En ce qui me concerne, je prépare énormément mes tournages en amont, que ce soit dans le découpage des séquences, que dans le travail avec les acteurs. Dans LA CLASSE INTERNATIONALE, la difficulté n'était pas tant de filmer tous les protagonistes d'une salle de classe mais de varier les angles et de réinventer, à chaque fois, une nouvelle grammaire pour ne pas donner l'impression d'être toujours dans la même scène et offrir à chaque fois une nouvelle énergie.

Lorsqu'on tourne une comédie, doit-on suivre un rythme particulier ?

Il y a effectivement des codes de comédie : quand on écrit un texte, cela impose une façon de le jouer et en tant qu'acteur, j'ai une conscience naturelle de cette musique. Donc, quand je dirige mes acteurs, j'ai besoin de l'entendre. Mais chaque acteur a sa propre musique, sa personnalité, et ce qui m'intéresse, c'est d'aller chercher la singularité de chacun et de la rapprocher autant que possible de celle que j'avais imaginée pour le personnage. Parfois cela se travaille dès l'écriture. Pour les adultes étrangers, par exemple, j'ai pu m'inspirer de leurs parcours personnels et des histoires qu'ils m'avaient racontées pour brosser le portrait de leurs personnages. Mais, encore une fois, tout doit être fait en amont car un tournage qui réunit autant de gens laisse peu d'espace à l'improvisation ou à l'inspiration sur le moment. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut pas se laisser surprendre ou oser des choses nouvelles mais il faut avoir bâti de bonnes fondations pour que ça tourne bien.

Vous avez une fois encore porté un soin particulier à la bande-son...

J'y attache énormément d'importance. Dès l'écriture, j'ai des morceaux en tête pour les différentes séquences et je trouve toujours bien de placer quelques morceaux qui résonnent dans l'inconscient collectif. Quand les spectateurs ont un certain affect pour des titres, ils ont plaisir à les réentendre dans un film. Lorsqu'on a déjà sa propre histoire avec une chanson, ça aide à s'approprier le film. Mais les musiques additionnelles comptent aussi beaucoup et tout le travail de composition qu'a fait Matthieu Gonet est formidable. C'est la deuxième fois que je collabore avec lui et c'est un bonheur parce qu'il a une culture musicale et cinématographique incroyable et qu'il comprend mes attentes.

Le film ressemble-t-il précisément à ce que vous aviez en tête ?

Je suis encore plus satisfait parce qu'il y a beaucoup de passages dans le film où je ne m'attendais pas à autant d'émotion. C'est la magie des acteurs, ça ! Ils vous surprennent par leur talent, leur sincérité et par ce qu'ils apportent à leur personnage.

ENTRETIEN AVEC MELHA BEDIA

S O F I A B O U D A O U I

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

C'est Frédéric Quiring qui m'y a invitée ! Après avoir assisté à l'un de mes spectacles, il m'a emmenée déjeuner et m'a tendu un scénario qu'il avait écrit pour moi. J'ai tout de suite été touchée de découvrir que, pour une fois, le rôle qu'on me proposait n'était pas celui d'une petite Arabe ou d'une grosse mais d'une simple professeure de français. D'autre part, j'avais souvent squatté le fond de la classe dans la peau d'ado ou de jeune fille mais je n'avais jamais eu le plaisir d'être sur le pupitre et mademoiselle Boudaoui était la première femme adulte qu'on me demandait d'incarner.

Comment Frédéric vous a-t-il décrit Sofia Boudaoui ?

Il m'a expliqué que cette femme était coincée dans une routine, que sa vie lui paraissait morose et qu'elle ne rêvait que d'une chose : décrocher sa mutation pour poursuivre sa carrière sous le soleil de Barcelone. Cette prof ne déteste pas ses élèves, elle a même une certaine tendresse pour eux, mais c'est son propre immobilisme qui la déprime. Or, c'est parce que cette situation, commune à beaucoup de gens, me touchait que j'avais envie de la défendre.

Aviez-vous néanmoins quelques appréhensions à la lecture ?

Je me méfiais un peu des grosses ficelles. J'ai un plaisir indéniable à jouer dans des films grand public car j'adore l'idée de divertir, par le rire, les spectateurs. Mais, connaissant bien le registre de la comédie populaire, je sais aussi qu'on peut parfois tomber dans le cliché (que ce soit sur le fond ou sur la forme) ou enchaîner les gags comme des sketches. Heureusement, Frédéric a su répondre à toutes mes interrogations et cela m'a rassurée. Ici, les personnages ne sont pas de simples caricatures : il y a des prototypes, des ressorts comiques mais on n'est pas dans le cliché.

Avez-vous apporté votre touche au scénario ?

Très peu. La structure étant solide, l'histoire, bien amenée, et le rythme, enlevé, cela donnait quelque chose d'efficace. J'ai modifié quelques répliques que je n'avais pas en bouche mais je ne me suis surtout pas gênée pour taquiner Frédéric car étant plus jeune que lui, je pouvais affirmer que certaines des « expressions de jeunes » qu'il avait utilisées étaient largement dépassées !

Comment vous êtes-vous finalement emparée de ce personnage ?

A leur grand désespoir, j'ai rappelé tous mes anciens professeurs pour les interroger et j'ai pu m'appuyer sur une prof de français d'une ZEP de Bobigny qu'une amie m'avait présentée. Je l'ai invitée à déjeuner et l'ai inondée de questions : elle en est sortie essorée mais moi, remplie d'infos ! Grâce à elle, j'ai pu mieux appréhender ce qu'elle vivait au quotidien et j'ai compris que si la banlieue cristallisait toutes les failles de l'Education Nationale, il se passe aussi de belles choses dans ces classes. Après, j'ai pu m'inspirer de ma petite expérience personnelle puisque j'ai parfois dispensé des cours de français et d'anglais aux enfants de mes amis. Mais mon problème, c'est que dans la vraie vie, je n'ai aucune patience pour enseigner : quand un élève ne comprend pas une notion qui me semble limpide, très vite je ne le calcule plus.

Quel directeur d'acteur est Frédéric Quiring ?

Il ne ressemble à aucun autre ! C'est un garçon qui sait précisément ce qu'il veut. Mais étant aussi comédien, Frédéric sait très bien transmettre sa vision du jeu et sa musique aux acteurs. Et une fois qu'il a ce qu'il souhaite, il nous laisse toujours une ou deux prises pour proposer autre chose. Ce n'est pas le cas de tous les réalisateurs et étant une adepte de l'improvisation, j'ai adoré ça.

Quels partenaires sont Audrey Fleurot, François Berléand et Arié Elmaleh ?

Avec Audrey Fleurot j'ai beaucoup rigolé car c'est une femme très drôle. Mon frère Ramzy, qui avait déjà tourné avec elle, m'avait prévenue qu'elle était géniale et c'est notamment parce qu'elle ne joue jamais « l'actrice » : pendant le tournage, Audrey ne passait pas son temps au HMC à vérifier la tête qu'elle avait ou le corps que lui faisait son costume, elle avait juste envie de faire rire. Ce but commun a rendu le travail très plaisant. Même si son personnage de femme parfaite qui pète un câble lui permettait d'aller à fond dans le comique de situation et que le mien était plus réservé et réaliste, on s'est bien retrouvées dans l'envie de faire marrer les gens.

Avec François Berléand, c'était pareil : il a beau avoir quarante ans de carrière et un César, dans sa tête c'est toujours un gamin qui a envie de s'amuser sur un plateau.

Quant à Arié, je le connaissais un peu, j'aimais beaucoup la relation entre nos personnages mais ce n'était pas simple d'envisager quelques scènes intimes avec lui car je suis pudique et je n'avais jamais tourné de scènes de ce type. Mais il a eu une attention aussi délicate qu'adorable : la veille du tournage de la scène où nous devons nous retrouver ensemble au lit, il m'a invitée à dîner en me disant qu'il fallait quand même faire les choses dans l'ordre.

Était-ce difficile de donner la réplique à une classe entière ?

Pas spécialement parce que les gamins étaient vraiment mignons avec moi. A part une fois où j'ai vraiment eu envie de tous les coller - ça restait une vingtaine de gosses qui ne demandaient qu'à mettre le bazar -, ces jeunes comédiens étaient à l'écoute et avaient envie de donner le meilleur. J'ai adoré la solidarité qui s'est créée entre nous et j'ai aimé jouer l'adulte du groupe.





Et avec la classe d'adultes ?

Avec eux j'ai beaucoup rigolé aussi parce que les personnages qu'avaient écrit Frédéric étaient assez proches d'eux. D'ailleurs, la plupart de ces comédiens ont pu aller chercher en eux un vécu et j'ai adoré qu'ils me racontent leurs expériences d'apprentissage du français. Les entendre me retracer leur parcours et leur motivation pour s'intégrer dans un pays, parfois à 50 ans passés, m'a bouleversée.

Qu'est-ce que cette expérience auprès de tous ces gens vous a apporté ?

En restant, pour le tournage, deux mois et demi à Bruxelles, loin de chez moi et de mes proches, j'ai pu nouer des liens forts avec mes partenaires. François Berléand, notamment, que je ne connaissais pas avant mais avec lequel j'ai formé un sacré binôme : moi je lui apprenais des mots de verlan et lui m'initiais aux termes d'œnologie. J'ai même pu lui inculquer des notions essentielles, comme la définition du lissage brésilien ! (rires) Plus sérieusement, avec lui je dois dire que j'ai eu un gros coup de cœur.

Quelles furent les scènes les plus épiques à tourner ?

La scène de bagarre avec Audrey Fleurot, ou plutôt les répétitions de cette scène ! Car lors de l'entraînement aux cascades, je me suis blessée au genou, et ce fut le début d'une succession de rendez-vous chez les médecins - idéal pour l'hypocondriaque que je suis. Résultat, j'ai terminé le tournage avec une patte folle et c'est une doublure qui s'est chargée de tourner la séquence (entre parenthèse, c'était un homme de 45 ans et mon ego en a pris un coup). A part ça, j'appréhendais un peu de jouer la scène où je suis censée être ivre car ne buvant pas d'alcool, j'avais peur de ne pas être crédible, mais heureusement j'ai pu compter sur mes nombreux copains alcooliques pour m'inspirer.

Quel souvenir garderez-vous de cette aventure ?

J'ai beaucoup ri avec mes partenaires mais j'ai aussi pris un réel plaisir à tourner avec Frédéric. Je rempilerai volontiers avec lui parce que c'est très agréable de travailler avec quelqu'un qui sait aussi précisément ce qu'il veut. Pour un acteur, il n'y a rien de plus rassurant car il suffit d'embarquer dans le bateau et se laisser guider.

Le film était-il fidèle à ce quoi vous vous attendiez ?

Il était encore mieux ! Toute l'équipe a tellement joué le jeu que les personnages sont vraiment incarnés et Frédéric a su rythmer suffisamment bien les scènes pour que ça ne fasse pas film à sketches. Me voir plutôt crédible en prof de français et dans un rôle aussi sérieux, m'a, en plus, ouvert des perspectives, aussi bien personnelles que professionnelles.

ENTRETIEN AVEC AUDREY FLEUROT

MADAME DELAHAYE

Qu'est-ce qui vous a donné envie de rejoindre le casting de LA CLASSE INTERNATIONALE ?

Frédéric Quiring étant un ami de longue date (nous avons formé, en 2007, un couple dans la série de France 2 EQUIPE MEDICALE D'URGENCE), j'ai suivi son parcours comme acteur puis comme metteur en scène et j'ai été témoin du succès phénoménal qui a marqué son entrée dans la réalisation. Alors, quand il m'a proposé un rôle dans son film, j'étais ravie parce que ça faisait longtemps que nous n'avions pas eu l'occasion de travailler ensemble, que j'aime beaucoup la comédie, qu'il écrit d'excellents scénarios et qu'avec celui-ci j'aurai de quoi m'amuser. Par ailleurs, je venais de découvrir Melha Bedia à travers le film FORTE où elle est extra et ça me faisait très plaisir de m'inscrire avec elle dans ce projet.

Comment Frédéric vous a-t-il présenté Madame Delahaye, cette prof que vous incarnez ?

Il a d'abord évoqué l'univers « bédéesque » dans lequel il avait planté le décor et l'écriture avec laquelle il cherchait à nous faire sortir du réalisme. Pour que cela fonctionne, il voulait que les situations soient vraisemblables mais que tous les personnages qui gravitent autour de l'héroïne soient barrés. Or cette Madame Delahaye avait des allures de vilaine sorcière de conte de fée. Elle n'est pas vraiment réelle, c'est un personnage maléfique que l'on perçoit à travers le regard et la fantasmagorie de Sofia Boudaoui. Jouer la méchante m'amusait et ce rôle me permettait d'apporter



une fantaisie que je n'aurais pas pu me permettre d'adopter dans un film réaliste. En discutant avec Frédéric, je savais donc déjà que je pourrai pousser un peu le trait dans la composition de ce personnage cartoonnesque.

Sur le plateau, comment vous êtes-vous emparée de ce personnage ?

J'avais intégré l'univers que m'avait dépeint Frédéric et le ton qu'il voulait donner à son film mais venant du théâtre et étant assez instinctive, j'ai aussi l'habitude de faire, sur le plateau, plusieurs propositions en fonction de ce qui me vient à l'esprit. A chaque fois, j'arrivais donc avec des idées et comme je constatais qu'il riait de mes pitreries, je continuais.

Par ailleurs, les désirs spécifiques qu'il avait pour favoriser un comique visuel me confortaient dans l'idée que je pouvais y aller à fond. Nous avons également essayé de trouver à Madame Delahaye des gimmicks comme ce rire absurde que je lui ai donné ou cette tendance à faire des « bisous qui volent » qui révèle une fâcheuse tendance à infantiliser tout le monde.

Résultat, je n'ai pas été d'une sobriété folle mais je me suis beaucoup amusée !

Quel directeur d'acteur est Frédéric Quiring ?

C'est un garçon très exigeant qui ne lâche rien. Cela fait plaisir car c'est une qualité rare. Comme il a eu tout le temps de rêver à son film, il avait en tête une représentation très précise de chaque personnage et comme il est lui-même acteur, il savait précisément ce qu'il pouvait demander à ses comédiens. Pour Madame Delahaye, j'ai eu la chance qu'il me laisse carte blanche ; je ne suis pas sûre qu'il avait imaginé cette prof aussi barrée mais il semblait très content de ce que j'en faisais.

Comment cela s'est-il passé avec vos partenaires ?

La plupart des scènes qui m'ont été données de jouer étaient avec Melha et je dois dire qu'entre nous, ça a fonctionné très rapidement. Les acteurs se reniflent et savent très vite si ça va le faire ou pas. Or, même si Melha et moi venons d'univers différents, nous avons toutes les deux un rapport au jeu très ludique.

Quelles furent les scènes les plus épiques à tourner ?

C'est probablement la bagarre opposant les deux profs. Melha s'étant blessée le genou au bout d'une minute trente, j'avais peur de lui faire mal, mais comme j'adore ce genre de scènes d'action, j'étais aussi tentée de jouer le jeu à fond. Pour les gros plans j'y allais donc doucement mais sur les plans larges, avec sa doublure, je donnais tout. C'était extra parce que la présence autour des étudiants apportait une vraie émulation et bien que ce soit très chorégraphié, cela offrait l'illusion d'un grand bazar. Au final, je suis contente car la scène est vraiment payante.

Qu'est-ce que ce rôle vous a permis d'explorer en tant qu'actrice ?

En France, où nous sommes un peu frileux au sujet des comédies, le ton déjanté ne nous est pas souvent donné de jouer. Or, mon expérience me permet désormais de me laisser aller. Il y a quelques années, avec une telle partition, j'aurais sûrement eu peur d'en faire trop et je me serais autocensurée mais aujourd'hui, je suis arrivée à un moment de ma carrière où je me sens plus sûre de moi pour oser des choses. Si c'est trop ou à côté de la plaque, je rectifie le tir mais ça ne me bloque pas. Surtout si cela m'est demandé par un ami et qu'il pose sur moi un regard bienveillant. Et étant friande de ce genre d'humour, quand il y a de l'espace pour, je ne veux pas passer à côté car c'est rare.

Le film est-il fidèle à l'idée que vous vous en faisiez ?

Oui. A la lecture, j'aimais bien l'idée selon laquelle Sofia était le seul personnage « normal » d'un univers absurde et qu'on comprenne que ce n'était pas elle qui était inadaptée mais le monde. Or la comédie naît vraiment de cette confrontation.

Si ce film pouvait donner à d'autres metteurs en scène l'envie d'investir ce domaine, j'en serais ravie car je suis très cliente du genre. Mais pour que le burlesque fonctionne et que ce soit aussi drôle, il faut que l'écriture suive et Frédéric est un auteur inspiré et très précis.

LISTE ARTISTIQUE

**SOFIA
M^R PICARD
M^{ME} DELAHAYE
BENOÎT**

Melha BEDIA
François BERLEAND
Audrey FLEUROT
Arié ELMALEH

LISTE TECHNIQUE

**UN FILM RÉALISÉ PAR
UN FILM PRODUIT PAR
SCÉNARIO ADAPTÉ PAR
IMAGE
SON
DÉCORS**

**COSTUMES
MUSIQUE ORIGINALE
PHOTOGRAPHIE
MONTAGE
SCRIPTE
DIRECTEUR PRODUCTION
UNE COPRODUCTION**

**EN COPRODUCTION AVEC
AVEC LA PARTICIPATION DE**

Frédéric QUIRING
Mikael ABECASSIS
Frédéric QUIRING
Frédéric NOIRHOMME
Guilhem DONZEL
Alain-Pascal HOUSIAUX
Patrick DECHESNE
Frédérique LEROY
Matthieu GONET
Frédéric NOIRHOMME
Olivier MICHAUT ALCHOUROUN
Marie GENNESSEUX
Pierre FOULON
France Belgique
LES FILMS DU 24
UMEDIA
TF1 FILMS PRODUCTION
OCS
TF1 TMC TFX

